

“Prie pour ne plus jamais voir ces lumières dans le ciel.”

Ipak regarde ses chaussures. Son gros orteil gauche commence à se profiler lorsqu’il plie le pied. Il s’adosse contre le fond de sa boîte et ferme les yeux. Il entend le bruit de la grand rue de Ludia. Sur la gauche les pas du ferrant font crisser le bois comme un piano. Devant lui, des pas précipités dans la neige fondue, accompagnés de rires d’enfants. C’est Lutincia et sa bande d’amis qui débarquent chez le faiseur de pains. Le soleil est haut dans le ciel, d’un geste de la main il ouvre le panneau supérieur de sa caisse. La chaleur vient lui frapper le visage. Il n’y a pas de vent. Pas un brin. En dix ans de vie dans cette rue, il n’a jamais senti le non-vent. La vieille Clissa, qui vient de temps en temps lui taper la causette, n’en a jamais soufflé mot. Ça pourrait être un vent-sud discret qui vient lécher l’arrière du bois. Impossible de savoir, il tend tout de même une main feignante sur le côté pour sentir. C’est là qu’il entend des “Hooo !” un peu partout autour de lui. Des loin, des près et surtout plus un bruit de pas, un silence de pied. Ce sera donc une journée pleines de surprises qui avait commencé plutôt tranquillement. Un peu plus tôt dans la matinée, Gutin le faiseur de viandes, était venu lui livrer une belle tranche aux poivres et à la coriandre.

“ Ipak, jo so quo to os foom o cot hooro do lo joornoo, toons rogolo too !”

Oui... à Ludia ça parle étrange. La première fois qu’il a arpenté la grand rue, il était nu. Nu comme un ver à part la caisse sur son dos. La population a bien ri, il faisait pas chaud ce jour là avec un vent-est à tuer des mouches...alors imaginez... ce grand type barbu les pieds dans la neige. En moins de deux il était recouvert d’habits de fourrures, comme il avait refusé d’entrer dans la maison du faiseur de pains. C’est là qu’il avait posé sa caisse, près de la maison du ferrant.

“To ono joloo mooson otrongor, boovonoo o too !”

Ils l’ont laissé, pas un malotru pour critiquer, pas une plainte pour nudité, pas un cri au vagabondage. Juste des gens qui rient et sourient et parlent bizarrement. Les “Hooo” continuent de plus belle, il se sent obligé de participer à l’enthousiasme collectif de ce quelque chose qui semble extraordinaire. Dégageant sa grande carcasse de son espace confiné, il s’étire ensuite à s’en craquer les os. Il jette un coup d’oeil circulaire et suit naturellement du regard l’endroit où toutes les attentions sont tournées. Effectivement c’est merveilleux: des volutes de nuages en forme de vagues emplissent le ciel. Certaines d’un vert émeraude, d’autres violette foncée, entrecroisées de plus fines orange et jaune. Autour de lui ça bat des mains, ça sautille, les rires fusent au milieu des “Ho” à présent typiques. Au début il sourit, se laissant gagner par cette énergie bon enfant des habitants de Ludia. Puis quelque chose commence à le gêner aux entournures, il pense à une mauvaise digestion, mais la chose s’amplifie et soudain il prend comme une grande baffe dans la caboche.

“Prie pour ne plus jamais voir ces lumières dans le ciel”.

Il a fermé les yeux sous le choc, quand il reprend un peu de maintien, le décor a changé. Il pleut et le soleil fait grise mine. Pas de neige mais l’humidité est triste. Il marche dans une longue procession de dos tournés. Les habits sont noirs et les corps massifs. Il sent qu’il a perdu sa joyeuse barbe et qu’il tient une main légèrement plus petite que la sienne mais avec une poigne de fer. Il tourne la tête sur le côté pour découvrir qui se tient au bout de cette main. La pluie est grosse et la terre boueuse, il a de grosses bottes en cuir noir usé.. Derrière

une capuche, se cache le visage d'une femme, il voit des cheveux noirs encre filés de blanc, des lèvres sensuelles violettes et une joue d'une peau très blanche veinée de bleu. Il sent dans son ventre une énergie dévastatrice pour elle, une envie qu'il n'avait pas ressentie depuis... Il ne sait plus. Comme si elle avait ressentie la décharge, elle tourne la tête et plante ses yeux dans les siens. Il aurait pu attendre de toutes sortes d'yeux, des verts tachetés de bois, des bleus morcelés d'or, des marrons lézardés de gris... Ceux-là sont noirs, pas un espace libre pour de la couleur, noirs comme la nuit donnant à l'ensemble du visage une beauté horrible. Un long frisson s'entortille tout le long de son échine, s'ajoute d'autres souvenirs, le corps de cette femme, leurs ébats sauvages. La procession morne et trempée et son état intérieur, l'avalanche des fragments de mémoire, le puzzle se complète et sa double identité se révèle entièrement. Il est de retour chez les fous, les maudits, les dangereux... Ils vivent dans un château rustique, fragmenté, en ruine au milieu d'un cimetière. La brume les accompagne partout, il pleut tout le temps, consanguins et sauvages avec une prestance aristocrate. Ils vivent des centaines d'années et se nourrissent du foie chaud et vibrant des habitants de villages environnants. Discrets et mortels, les humains les comparent à un fléau cyclique, immuable qu'ils incorporent dans leur vie comme une malédiction à subir. Les terres sont riches, la vie est douce dans cette contrée sauf quand la brume vient... La procession s'arrête, c'est l'enterrement du Patriarche, un rite sacré qui leur donnera la puissance pour les siècles à venir. Ipak sait que son frère va prendre la relève. Mais Ipak sait aussi que les choses vont prendre fin brutalement. Ils sont en cercle autour d'un trou, le corps de celui qui a été leur despote repose dans un cercueil. L'eau de pluie a déjà à moitié rempli le dernier habitacle de celui qui les a toutes et tous mutilés, violés et tués mille fois. Et mille fois, ils ont ressuscité, se sont relevés pour continuer à vivre avec une fureur décuplée. C'est cette haine cultivée, la source de leur sauvagerie et la raison d'être de leur race. Il n'a jamais encore vécu le rite, mais d'autres plus anciens ont transmis les règles à lui, à la femme qu'il aime de cet amour qui leur est propre. Un amour malade, contaminée, bestial, désespéré... Quand le Patriarche sera au fond du trou baignant dans l'eau de pluie, ils se jetteront les uns sur les autres, un mélange d'amour, de haine et de mort. Leur sang mêlés glissera dans la tombe. Puis ils reviendront à la vie avec un nouveau Patriarche, les femmes porteront des enfants et une nouvelle génération de damnés verra le jour. Sauf que, à cet instant, Ipak n'est plus tout à fait des leurs. Depuis cette nuit il y a des lunes, près du puits de cette ferme. Cette femme qui malgré la brume était sortie pour chercher de l'eau. Véritable prédateur, fantomatique, en une seconde il était sur elle. Mais alors qu'il l'a maintenant au sol une main sur la gorge l'autre aux griffes acérées plongeant dans son ventre, elle l'avait regardé faire, manger son foie. Pas un cri, pas un rictus de souffrance, une main lui tenant le poignet l'autre posé sur le coeur de son assassin. Ivre de la jouissance que leur procure le meurtre, il avait vaguement remarqué son regard de compassion. Un meurtre comme un autre. C'est après cela que la voix dans sa tête débuta son oeuvre. Certains d'entre eux devenaient fous avec le temps, il attribua l'apparition du phénomène à un symptôme de vieillesse prématurée. Afin de mieux entendre, il se terrait dans les caves silencieuses de leur demeure. Elle avait un plan qui mettrait fin à leur race. Ce bruit de fond le submergea et dans un étrange dédoublement il finit par se rallier au camp de la voix.

“Prie pour ne plus jamais voir ces lumières dans le ciel.”

Tous morts. Au bord de la tombe, il regarde la silhouette de son père dans les méandres de l'eau et du sang de sa race. Il tient la lame sacrificielle dans sa main droite. Elle aurait dû aller dans le coeur de son frère, pour perpétuer le cycle. Il jette l'arme et croit entendre la voix de son père hurler. Les abords de la tombe s'affaissent, la terre engloutit le Patriarce. Les autres corps s'enfoncent dans le sol. Il lève la tête et voit le ciel bleu au-dessus de leur terre. Des lumières étranges et dansantes apparaissent comme des rideaux d'arc en ciel.

“Prie pour ne plus jamais voir ces lumières dans le ciel.”

Une petite main dans la sienne. Des yeux verts tachetés de bois. Un grand sourire. La petite Lutincia l'observe. A Ludia, le soleil brille pour l'instant haut et fort.